

BULLETIN

DU

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

ANNÉE 1904. — N° 6.

78^e RÉUNION DES NATURALISTES DU MUSÉUM.

28 JUIN 1904.

PRÉSIDENCE DE M. EDMOND PERRIER,
DIRECTEUR DU MUSÉUM.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau le cinquième fascicule du *Bulletin* pour l'année 1904, contenant les communications faites dans la réunion du 31 mai 1904.

CORRESPONDANCE.

M. HAMY communique à l'Assemblée un extrait d'une lettre qu'il vient de recevoir de M. le docteur Tautain, secrétaire général de la Guinée française à Conakry (27 mai 1904).

Je mène une enquête sur l'existence du *Nagana* en Guinée, écrit M. Tautain, et cela m'amène à faire recueillir des Insectes qui, bien entendu, ne répondent pas toujours à mes indications, mais je ramasse tout dans l'intention d'envoyer au Muséum. S'il n'y a pas de neuf, il pourra y avoir en tout cas des exemplaires plus frais et qui pourront intéresser les collections. Cette enquête que je mène actuellement au milieu de mes occupations administratives me rappelle le temps déjà bien lointain où j'observai le *Nagana* à Ségou et où, par suite, je ne pouvais me ranger à la doctrine admise par les vétérinaires qui voulaient à toute force faire mourir les Chevaux de

paludisme; les discussions sans nombre que j'ai eues à ce sujet; le projet de mission que j'avais formulé lorsque je suis parti pour Bamako.

Si j'avais alors lu une description du *Nagana* ou si j'avais pu avoir les instruments de recherches que j'avais demandés en 1886, il y a déjà quelque temps que la maladie serait connue, car j'avais l'avantage de n'avoir pas les idées préconçues des vétérinaires et d'y avoir vu, cliniquement parlant, plus clair qu'eux. Il a fallu 23 ans pour qu'un vétérinaire s'aperçût qu'il fallait chercher autre chose que l'impossible paludisme pour expliquer la mortalité d'animaux qui y sont réfractaires.

M. HAMY donne également lecture d'un passage d'une lettre du lieutenant Desplagnes, en date de Dounzou, 3 avril 1904.

Après avoir annoncé la découverte qu'il vient de faire des ruines de l'ancienne Koukiya, la première métropole de l'ancien empire Songhai, M. Desplagnes ajoute : « J'ai, pendant mon voyage sur le Niger, recueilli dans de nombreux ateliers de l'âge néolithique sur le bord du fleuve, ainsi que dans des cimetières à tombes entourées d'une enceinte circulaire et sur des *tumuli*, une quantité considérable d'instruments de pierre polis et éclatés d'un faciès tout spécial. Je n'ai recueilli que les plus caractéristiques et les mieux conservés pour vous les rapporter. J'en ai actuellement six caisses pleines, un chargement à rendre jaloux tous les musées préhistoriques d'Europe.

M. le professeur VAILLANT (Léon) communique le fait suivant :

Un aquarium contenant de 50 à 60 litres d'eau, ayant été abondamment quelque temps dans les dépendances de la Ménagerie des Reptiles, il s'y développa une grande quantité de Larves de Cousin; un certain nombre déjà étaient passés à l'état de Nymphes. J'y fis mettre, un soir, une demi-douzaine de jeunes Poissons rouges, nés l'année dernière dans les bassins extérieurs et longs aujourd'hui de 4 à 6 centimètres; le lendemain matin, toutes les Larves et Nymphes avaient disparu. C'est la justification expérimentale du conseil, que j'ai donné depuis longtemps, d'utiliser ce Poisson dans les petites pièces d'eau pour se débarrasser de ces incommodes Diptères.

LA QUESTION DES CHEVAUX DE NAPOLEÓN I^{er} AU MUSÉUM,

PAR M. LOUIS DE NUSSAC.

La découverte dans les caisses de la réserve du Musée du Louvre de restes d'un cheval qui aurait appartenu à Napoléon I^{er}, a fait signaler plusieurs reliques semblables. Cela n'est pas étonnant pour les nombreuses bêtes que l'Empereur a montées dans ses guerres, où il en eu dix-huit tuées sous lui.

La presse a fait connaître qu'il y en avait au moins une dont la trace existait au Muséum. Mais elle s'est fait l'écho de diverses légendes qui se sont formées autour. Vous me permettrez de chercher à préciser ce point curieux dans l'histoire des collections de notre établissement.

Au Laboratoire d'anatomie comparée se trouve actuellement un squelette de cheval qui sert à l'étude des élèves naturalistes et des artistes fréquentant la Maison. Il porte en inscription :

Cheval de race andalouse. Sujet figuré dans l'Histoire naturelle des Mammifères de Geoffroy-Saint Hilaire et Frédéric Cuvier. — Donné au Muséum, le 15 juin 1826, par le baron de Montaran.

Dans l'ouvrage indiqué par cette légende, au tome I^{er}, sous le titre : *Cheval d'Espagne*, est reproduite la description qu'en fait Buffon (t. IV, p. 231). Les auteurs avouent qu'il n'y a rien à y ajouter; ils se contentent de présenter la gravure coloriée qu'ils publient, par ces quelques lignes :

«Le cheval que nous donnons comme type de race d'Espagne avait incontestablement cette origine, et il était regardé comme réunissant tous les caractères et les beautés de cette race. Il pourrait cependant en avoir perdu quelques-uns, car il était âgé quand nous l'avons fait dessiner. Il sortait des écuries de Bonaparte, à qui il avait été envoyé, avec plusieurs autres, par le roi d'Espagne. Cette circonstance, qui est certaine, ne permet d'élever aucun doute sur sa pureté originelle et la perfection de ses qualités. — Mars, 1825.»

Et le dessin qui accompagne la notice, fait par Verner, le peintre habituel de la Maison⁽¹⁾, montre bien une bête de petite taille, couleur Isabelle. Disons enfin que, selon le témoignage recueilli auprès de M. Visto, l'inscription du squelette qui se réfère à l'ouvrage portait, avant les événements du 4 septembre 1870, la mention : *Cheval de Napoléon Bonaparte*.

Or, nous sommes en droit, croyons-nous, de nous demander, malgré ces indications, si vraiment le cheval publié par Geoffroy-Saint Hilaire et Cuvier se rapporte bien au squelette conservé au Laboratoire d'anatomie

(1) L'original n'existe point dans le recueil des vélins conservé à la bibliothèque du Muséum.

et qui était, il y a trois ans, au rez-de-chaussée, dans les anciennes galeries de zoologie. Certainement, il y a eu confusion.

Nous avons, en effet, une attestation contradictoire dans les notes qu'a laissées à la Bibliothèque de Carcassone Pons, de l'Hérault. Ce personnage avait eu l'idée de demander à Vincent, sellier en chef de l'Empereur, comme à tous ceux de l'entourage immédiat, quelques détails sur son service. L'employé donna maints renseignements précis sur les bêtes qu'il harnachait, et notamment sur *Tauris*, le cheval de Waterloo; il l'avait même soigné, car la selle le blessait souvent.

Or, la description qu'il en offre ne répond pas beaucoup à celle que font les auteurs de l'ouvrage sur les Mammifères. C'est bien un cheval de petite taille, comme généralement⁽¹⁾ ceux que montait le grand Empereur; il a bien la robe à fond blanc, telle que l'indiquent le baron Gros dans son tableau de la bataille d'Eylau, et même Théophile Gautier; mais le signalement de *Tauris* est tout autre.

Tauris était un joli cheval persan, d'un gris-blanc argenté, cadeau de l'empereur Alexandre au congrès d'Erfurt. Il avait fait toutes les campagnes du Nord : il était entré à Moscou, il avait traversé la Bérésina. Il était du départ pour l'île d'Elbe et du retour; son odyssée s'acheva à Waterloo.

« Pendant la bataille, écrit Vincent qui le soignait, l'Empereur ne le quitta que lorsqu'il retrouva sa voiture. Il le donna à M. de Montaran, écuyer, qui se trouvait à la Malmaison lors du départ pour Sainte-Hélène : celui-ci en fit prendre grand soin, Il le faisait promener tous les matins, à la main, place Vendôme, autour de la colonne de la Grande-Armée. »

Cette bête a fini ses jours à Brazeux, la terre que possédait le baron de Montaran, commune de Vert-le-Grand, près Corbeil. On lui avait donné une compagnie d'honneur de chevaux célèbres en retraite. Tel *Cascaret*, le poulain favori du duc d'Orléans; telle *Étoile*, jument d'élite, cadeau à M. de Villume-Sombreuil de Madame Royale la duchesse d'Angoulême⁽²⁾.

On raconte que ces illustres coursiers, représentant à leur façon les trois

(1) A son retour de l'île d'Elbe, selon le témoignage de M^{me} d'Abrantès (10^e volume, p. 556), il montait « un petit cheval de montagne très vif et très petit ». Serait-ce *Tauris* ?

D'autre part, le comte de Las-Cazes nous apprend que, pour se rendre de Biars à Longwood, « l'Empereur montait le cheval qu'on lui avait fait venir du Cap : il était petit, vif, assez gentil ». = Dimanche, 10 décembre 3815, *Mémorial de Sainte-Hélène*, 1 vol., p. 139.

Cette habitude de monter des petits chevaux lui permettait de mettre plus facilement pied à terre, quoiqu'il quittât rarement la selle. Il croisait souvent ses bras sur sa poitrine et laissait flotter les brides sur le cou de sa monture, ne la dirigeant qu'avec les genoux.

Notes et remarques aimablement communiquées par M. Ludovic Gratiolet.

(2) Détails déjà publiés par le *Journal des Débats*, 19 juin 1904, et rectifiés.

gouvernements qui se succédèrent en France, ne vivaient guère en bonne intelligence. Et leurs disputes éclataient surtout quand il leur fallait aller à la promenade. Le cheval de Napoléon ne voulait jamais céder le pas à ses compagnons d'écurie et de gloire historique.

A la mort de Tauris, sa noble provenance dut porter M. de Montaran à en faire don au Muséum. M^{me} Gratiolet, qui a l'extrême bonté de nous transmettre ces souvenirs, nous assure que le donateur était particulièrement lié avec Cuvier. Mais ce ne peut être au cheval qu'il a décrit avec Geoffroy-Saint-Hilaire, que se rapporte le squelette. L'inscription ne s'expliquerait qu'en admettant que M. de Montaran eût possédé plusieurs montures provenant des mêmes écuries de l'Empereur. Il avait bien la manie des chevaux; en se séparant de son maître, — le 29 juin 1815, — avant de quitter la Malmaison, il échangea avec Gourgaud « une carabine tournante » contre un cheval anglais venant également de Waterloo ⁽¹⁾.

Les compatriotes de Wellington prétendent aussi posséder les restes d'un autre animal qu'aurait monté à cette bataille leur ennemi vaincu ⁽²⁾.

C'est donc un véritable intérêt qui s'attache au squelette conservé au Muséum, et qui, lui, paraît une pièce authentique, et mérite bien d'être identifié.

Son voisinage dans les anciennes galeries avait du reste fait partager son auréole à d'autres bêtes moins célèbres autour de lui. C'est ainsi que, pour les visiteurs et les artistes, la dépouille d'un animal de race baskire, à poils roux, longs et frisés, passait pour celle du cheval de Napoléon I^{er}. Comme Tauris, il est vrai, il venait de Russie; il avait été amené par les armées moscovites.

De même, les deux pur-sang arabes, dons du prince de Wagram, ont été pris pour des... *Wagram* (Napoléon ayant eu un coursier connu sous ce nom de victoire),

(1) Général Baron GOURGAUD, *Sainte-Hélène*, II^e volume, pièce annexée. Note relevée par M. Ludovic Gratiolet.

(2) Il existe, en effet, à l'institut militaire de Whitehall, à Londres, un autre squelette de cheval qu'on appelle Marengo. Un des sabots converti en tabatière se trouve dans le mess des officiers de la garde-royale, au palais de Saint-James. Sur le couvercle en argent du sabot, don « du colonel Angerstein à ses camarades », est gravée l'inscription suivante : « Sabot de *Marengo*, cheval de bataille, berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, et dans la campagne de Russie, à Waterloo ». Autour du sabot est tracée cette légende : « *Marengo* était blessé à la hanche gauche, lorsque son maître le monta à Waterloo, sur le chemin creux, aux avant-postes ». Il n'est pas défendu d'élever de sérieux doutes sur cette monture, qui a été un peu trop partout à l'honneur et au danger, dit *l'Éclair* (16 juin 1904), en démontrant avec l'histoire de Tauris, selon les notes de Vincent, que le cheval de Waterloo n'a pas passé en Angleterre.

Naturellement ces petits du folklore intime du Muséum ne tiennent pas devant l'examen du catalogue que M. Oustalet a bien voulu faire pour nous.

La question de la présence du squelette de Tauris au laboratoire d'anatomie comparée n'en reste pas moins à élucider complètement.

Dans l'étude que fait, des archives de la Maison, M. Hamy, peut-être trouvera-t-il la solution définitive.

Mais nous croyons bien que l'historien ne fera que confirmer nos revendications pour le Muséum, pour ce souvenir zoologique de la Bataille des Géants. Ses moindres petits détails n'ont pas seulement un intérêt de curiosité, au moment où l'on érige à Waterloo un monument à l'aigle blessé.

LA POPULATION INDIENNE AU CANADA,

PAR M. T. OBALSKI,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.

D'une nombreuse population indienne nomade dans les forêts du Nord-Amérique à l'arrivée des Européens, il ne reste plus qu'un petit nombre de types, la plupart en dégénérescence.

Bien des raisons ont causé l'anéantissement de la race sauvage canadienne : le progrès sous toutes ses formes bonnes et mauvaises et la non-assimilation en sont les principaux facteurs.

Quand les Français s'établirent au Canada, au commencement du xvii^e siècle, les Indiens, maîtres du pays, se disputaient entre tribus les territoires de chasse; deux grandes familles, les Iroquois et les Algonquins, se faisaient entre elles des guerres sanglantes, et c'est en s'alliant avec l'une d'elles, les Algonquins, que Champlain, en 1608, put commencer l'établissement d'une colonie à Québec.

L'origine des Indiens du Nord-Amérique est toujours controversée; cependant on peut distinguer deux types sauvages : l'un serait venu des régions du Pacifique, l'autre de l'Atlantique. Le premier de petite taille, à membres grêles, à visage plat, est taciturne; il aime l'eau, est peu agressif et paresseux; le second, plus grand, plus fort, à traits accentués, est terrestre, il est belliqueux et grand chasseur.

Ces deux groupes aborigènes ont donné lieu dans le roman au type idéal du Peau-Rouge. Qu'on sache bien qu'au Canada, le Sauvage est un homme civilisé, qui lit et écrit, qui s'habille et vit comme tout citoyen du Dominion, mais n'en fuit pas moins la civilisation, préférant la vie âpre, mais libre des forêts à celle des centres de population où il pourrait trouver une vie moins pénible et un certain bien-être.

Nous ne pouvons ici faire une longue étude sur l'Indien, nous donnerons seulement quelques renseignements sur son état actuel.

On admet généralement en Amérique que les Indiens du Canada peuvent être groupés en trois grandes familles : les Tirmehs, les Algonquins et les Hurons-Iroquois.

Les Tirmehs ou Dené-Dindjiés sont disséminés dans la vallée de l'Atthasasca, la région du Mackenzie et celle à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Les Algonquins et leurs nombreuses tribus voyagent depuis le littoral de l'Océan Atlantique et le lac Supérieur jusqu'aux contrées situées au sud du Nord-Ouest Canadien. Le *cris* est le langage typique de cette race, la plus répandue de toutes les familles indiennes.

Les Hurons-Iroquois et les groupes qui s'y rattachent parcourent l'Assiniboine et la région des lacs jusqu'au littoral de l'Atlantique.

Le dénombrement de la population indienne du Dominion accuse 35 tribus, dont : 19 Dené Dindjiés, 11 Algonquins, 5 Hurons-Iroquois.

Leur population fournit les chiffres suivants :

Races	{	Déné Dindjiés.....	39,500
		Algonquins.....	43,700
		Hurons-Iroquois.....	9,500
		TOTAL.....	<u>92,700</u>

Leur manière de vivre :

Uniquement de poissons.....	17,850
Vie de camp à chasse.....	17,100
Dans les villages, dans les districts établis.....	16,150
En famille dans les bois.....	41,600

Leur position général au point de vue géographique :

A l'Ouest des Montagnes Rocheuses.....	20,600
A l'Est.....	72,100

La distribution dans les provinces :

Ile du Prince-Édouard.....	310
Nouvelle-Ecosse.....	1,640
Nouveau-Brunswick.....	1,400
Québec.....	7,000
Ontario.....	13,000
Manitoba.....	550
Colombie Anglaise.....	21,300
Terre de Rupert.....	30,000
Le Labrador et les pays baignés par la mer Glaciale...	17,500

De ces 92,700 Indiens, 72,000 résident dans les réserves et le reste est nomade.

Le Gouvernement canadien a pris en tutelle les Sauvages qui sont nourris et vêtus aux dépens du Trésor public. Des écoles primaires et industrielles, ainsi que des pensionnats, ont été fondés pour les Indiens et des professeurs, dont bon nombre sauvages, se consacrent à l'enseignement; ces écoles comptent quelques milliers d'élèves. Dans l'accomplissement de cette tâche, le Gouvernement a obtenu le concours de plusieurs associations religieuses qui ont établi des missions en divers endroits et sont arrivés à gagner la confiance des Sauvages.

Les Indiens, dans les réserves se maintiennent en nombre, tandis que les nomades diminuent; dans l'ensemble, on constate une diminution assez notable, aussi ne peut-on prévoir un long avenir à ces races sauvages.

En voyageant à travers l'immense étendue du Canada, surtout quand on veut pénétrer dans les régions inexplorées, il est nécessaire de se servir des Indiens comme guides, c'est ainsi que dans mes explorations j'ai pu prendre contact avec différents groupes et assisté à des fêtes et réminiscences de la vie sauvage.

Les Esquimaux ou Innuites, qui ne doivent pas être compris parmi les Indiens, sont les plus vieilles races aborigènes du Canada; ils habitent la lisière nord du Dominion, le long des côtes du Labrador, de l'Ungava, du Kewatin, du Mackenzie; malgré leur aire immense, ils parlent la même langue; leur degré de civilisation est assez élevé.

M. le Professeur VAILLANT (Léon) annonce que le premier fascicule du tome VI de la 4^e série des *Nouvelles archives du Muséum d'histoire naturelle* a été présenté à la dernière assemblée des professeurs. Il contient :

Les Oeufs de Onycophores, par M. E.-L. Bouvier.

Revision des Cirrhipèdes appartenant à la collection du Muséum d'histoire naturelle, par M. A. Gruvel. Pl. I à VIII.

M. le Dr PELLEGRIN (Jacques) offre à la Bibliothèque du Muséum la thèse de doctorat qu'il a dernièrement soutenue devant la Faculté des sciences de Paris et intitulée : *Contribution à l'étude anatomique, biologique et taxinomique des Poissons de la famille des Cichlidés.*

M. le Professeur GRÉHANT (N.) dépose sur le bureau, au nom de l'auteur, une thèse du D^r A. Bianchi, ayant pour titre : *Recherches expérimentales sur le traitement de l'ivresse alcoolique.*

M. RAMOND (G.) dépose sur le bureau le catalogue de la 4^e série des Expositions temporaires des Actualités géologiques, organisée sous la direction de M. le professeur Stanislas Meunier, dans une salle contiguë à la galerie de Géologie.

Il suffit d'un coup d'œil jeté sur ce catalogue ou sur ceux des expositions antérieures pour se rendre compte de l'augmentation toujours évidente des objets exposés, qui comprennent :

Des échantillons stratigraphiques, lithologiques et paléontologiques ;

Des préparations microscopiques ;

Des documents graphiques, manuscrits et publics, tels que cartes, coupes, profils géologiques ; des cartes-itinéraires des explorations récentes ;

Des photographies et dessins ;

Des brochures et volumes se rapportant à des travaux récents, sur tous les chapitres de la Géologie et sur les sciences qui s'y rattachent ;

Des appareils de Géologie expérimentale construits d'après des modèles établis par M. Stanislas Meunier, etc.

Les voyageurs et correspondants du Muséum, ainsi que plusieurs auditeurs du cours de géologie, ont participé à cette Exposition et ont contribué, dans la plus large part, à en assurer le succès.

COMMUNICATIONS.

QUELQUES REPTILES, BATRACIENS ET POISSONS DU HAUT-TONKIN,

PAR M. LÉON VAILLANT.

Parmi les objets recueillis de juin 1902 à février 1903, à Lang-Son (Haut-Tonkin), par le D^r Louis Vaillant, de l'armée coloniale, se trouvent deux petites collections, l'une de Reptiles et Batraciens comprenant 9 espèces représentées par 14 individus, l'autre de Poissons, encore moindre, 5 espèces et 10 individus. Par la région où les récoltes ont été faites, et